

Vers une musicalité - Entrevue de Jean Dorval avec Mike Montreuil.

MM. Ta « carrière » de poète à commencer avec les poèmes lyriques et ce depuis environ 10 ans passés, tes haïkus commencèrent à apparaître dans les journaux et livres. Je crois que ton premier livre de poésie japonaise a été un renga avec Micheline Beaudry¹. Maintenant, tu t'es dirigé vers le tanka. Peux-tu nous décrire ce changement vers les formes poétiques japonaises?

JD. Avant même d'écrire des haïkus, j'avais un style poétique orienté vers la poésie brève. En 1997, en publiant *Carnet du Promeneur*², et quelques années plus tard, *La Trilogie échiquéenne*³ en 2004, qui constitue à elle seule une fresque de poèmes courts ; je recherchais l'instantanéité de l'image avec lyrisme, mais souhaitant me rapprocher vers les formes japonaises que je ne connaissais d'ailleurs très peu. *Blanche mémoire* en fut le déclencheur. Peu à peu, je découvris que mon poème s'inscrivait dans ce sillage. Cependant j'étais déjà en recherche d'un langage où l'image se situait entre l'équation, l'aphorisme poétique et le vers unique. À cette époque, au milieu des années '90, j'explorais, j'expérimentais, j'exposais de la poésie visuelle; je combinais un mot et une image pour former un sens et un double sens à la fois. Je fréquentais, Apollinaire, Ezra Pound, Char, Marie Uguay, Grandbois, des artistes qui avaient quelque part un lien avec la poésie brève, l'influence orientale, ainsi que tout le côté visuel que cela engendrait. Avec l'expérience de *Blanche mémoire*, le haïku avec sa rigueur et sa liberté me fascina au point où j'en fis le prolongement de ma recherche. Non comme une finalité, mais comme une continuité d'aller plus loin esthétiquement avec le poème. Quant au tanka, je le voyais comme une continuité lyrique....mais avec plus de simplicité, l'accessibilité de l'expression qui invite le lecteur à se sentir chez lui à travers le tanka.

MM. Comme je suis quelqu'un qui a lu et traduit tes tankas, je remarque que tes tanka ne sont pas dans le style nord-américain, mais plutôt influencer par la littérature française. Est-ce que c'est un choix d'écrire un tanka français ou est-ce que c'est une circonstance fortuite ?

JD. Il est évident que mes tanka portent l'influence des poètes français du moins dans leur forme. L'utilisation du vers impair en témoigne, puisque j'essaie de transmettre l'écriture du tanka par l'utilisation du vers impair, de la manière la plus classique possible. Arriver à écrire un tanka de trente et une syllabes, je n'en fait pas une obligation absolue, car je commence dans le tanka ; cependant, c'est pour moi un défi de plus que je donne à mon inspiration dans l'élaboration du tanka lui-même. Tout cet aspect de la musicalité qui se tisse entre l'image et le sens sont très importants pour moi.

¹ *Blanche mémoire*, renga, Jean Dorval, en coécriture avec Micheline Beaudry, Éditions David, 2002.

² *Carnet du promeneur*, Éditions Mémoire vive, Québec, 1997.

³ *La Trilogie échiquéenne*, poèmes, Éditions David, 2004

Cela provient sans aucun doute de l'influence littéraire française, qui pour une large part fait partie de ma formation littéraire, mais surtout à travers Verlaine (salué d'ailleurs par de nombreux poètes japonais) avec qui je retrouve une parenté sur le plan esthétique.

MM. Nous savons qu'il y a juste un vrai journal de tanka francophone. Des fois, je sens que ça me gêne et aussi, je ne sais pas si mes propres tanka sont d'une bonne qualité. J'aimerais savoir tes pensées sur ce manque de journaux pour les écrivains francophones de tanka.

JD. Depuis une dizaine d'années le haïku est devenu par ses publications, ces blogs et revues, etc. la forme par excellence, et cela fait que le tanka a été comme relégué dans son passé d'ancêtre du haïku. Cependant, je veux saluer les efforts de Patrick Simon qui par la *Revue du tanka francophone* et les *Éditions du tanka francophone*, d'avoir rallumé et inspiré des poètes français, québécois, franco-canadiens. L'anthologie récente consacrée au tanka en témoigne. Il serait intéressant également que fleurissent en même temps d'autres foyers de dialogues sur le tanka ; que des liens et des hyperliens se fassent en même temps que des récitals s'organisent autour du tanka. L'effort d'*Atlas Poetica, Magnapoets*, par exemple, se situe pour moi dans cette perspective, et en même temps promeut le tanka en anglais et en français. Je crois que nous sommes au début d'une grande ère pour le tanka et la connaissance des formes japonaises en général.

MM. On me dit qu'un nouveau livre de tes tankas va bientôt sortir. Peux-tu nous dire si vous avez trouvé votre voie du tanka et si votre style a évolué dans cette nouvelle collection ?

JD. Comme le blog du tanka l'indique, *Crayon vélo papillon*, mon deuxième recueil de tanka auquel seront inclus quelques haïbun, sortira en 2011. C'est vrai que depuis 2008, le tanka m'inspire et je m'en imprègne quotidiennement. Il fait partie de ma respiration. Comme le haïku, d'ailleurs, car je continue d'en écrire et de préparer éventuellement d'autres recueils. À mesure que j'évolue dans l'écriture des formes japonaises, il devient pour moi urgent de peaufiner la forme avec le fond. En même temps, lire tout ce qui touche aux formes japonaises. Naturellement le tanka m'a tout de suite séduit, parce que d'une part, j'aimais les formes brèves et le haïku, surtout parce qu'il me faisait renouer avec la forme lyrique et sa rigueur. Le lecteur gagne à lire le tanka à cause de la simplicité d'expression qui s'y greffe, afin de rendre le poème encore plus accessible. Il est certain que l'arrivée des *Éditions du tanka francophone* me motive davantage à poursuivre dans cette voie, que je ne juge pas nécessairement exclusive, mais hautement significative dans ma démarche créatrice.

p. 59-61

Revue Magnapoets, Issue 7, January 2011.